

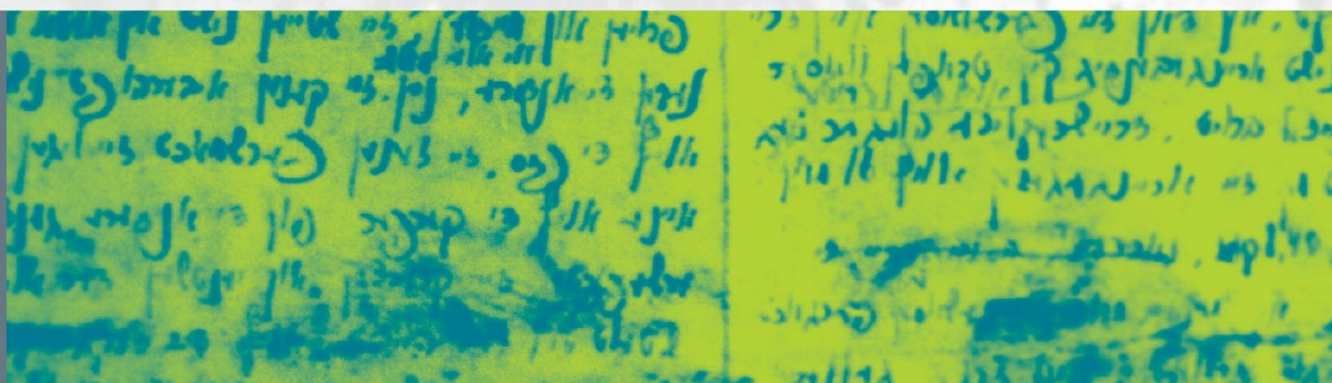
Daniel Oppenheim

Peut-on guérir de la barbarie ?

Apprendre des écrivains des camps

Postface d'Antoine Garapon

desclée
de
brouwer



ESPACE DU SUJET

Peut-on guérir de la barbarie ?

Du même auteur

L'enfant très malade, approché dans ses dessins, Éditions de l'Olivier, 2011.

Là-bas la vie. Des enfants face à la maladie, Seuil, 2010.

Cancer : comment aider l'enfant et sa famille, De Boeck, 2010.

Parents: comment parler de la mort avec votre enfant ?, De Boeck, 2007.

La littérature et l'expérience-limite, Campagne Première, 2007.

Héritiers de l'exil et de la Shoah, Érès 2006 (avec Hélène Oppenheim-Gluckman).

Grandir avec un cancer. L'expérience vécue par l'enfant et l'adolescent, De Boeck, 2003 (réédit. 2009).

Parents en deuil. Le temps reprend son cours, Érès, 2002.

Dialogues avec les enfants sur la vie et la mort, Seuil, 2000 (réédit. 2010).

Ne jette pas mes dessins à la poubelle. Dialogues avec Daniel, traité pour une tumeur cérébrale, entre 6 et 9 ans, Seuil, 1999.

L'enfant et le cancer. La traversée d'un exil, Bayard, 1996.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

souffrances par notre maladresse ou notre inadéquation à leurs attentes d'aide, aggravant leur solitude et leur conviction d'être incompris.

Le travail du psychanalyste

Mon travail était d'aider l'enfant, avec ses parents et sa fratrie, à traverser sans déstabilisation majeure cette épreuve, à garder confiance en lui, en ses proches, dans les adultes, dans la société à laquelle il appartenait, à conserver son identité, et en particulier en ce qui fait de lui l'enfant de ses parents et le frère de ses frères. L'objectif était aussi qu'il garde son droit de regard sur ce qui lui était fait, le sentiment de la cohérence de sa vie, qu'il soit authentiquement présent dans cette période, non clivé entre les deux personnages qui alors le composaient, l'enfant malade qui abandonne son corps aux médecins et la part résiduelle de lui-même, aussi restreinte que parfois elle était, qui n'appartenait qu'à lui, ou entre celui qu'il était avant, celui qu'il était pendant, et celui qu'il est désormais. Ma préoccupation était aussi de prévenir les séquelles futures, telles que le sentiment durable de fragilité, d'être différent ou victime, l'enfermement dans la révolte ou dans cette période de sa vie, le refus de toute paternité pour ne pas risquer de transmettre son traumatisme à un enfant ou de vivre à son tour l'épreuve terrible que ses parents ont vécue. Ce qui est dit de l'enfant s'applique pour la plus grande part à l'adulte.

Enseignements d'un parcours

Ces éléments de mon parcours m'ont préparé à lire les écrivains de la Shoah et la barbarie dont ils témoignent. En particulier, j'y ai trouvé de très nombreux points communs avec le cancer des enfants. De ce constat, je n'ai bien sûr pas conclu que cancer et

déportation étaient semblables – c’est le cancer qui est la force destructrice et inhumaine, que les soignants, les parents et la société cherchent à combattre – mais il m’a poussé à préciser ma démarche et à répondre aux difficiles et nécessaires questions suivantes. Ainsi, un texte, avec l’auteur, ses personnages, son récit, son style, estil équivalent à un patient ? Notre approche peut-elle impliquer la même méthode ? Les leçons que nous apporte le dialogue avec ces textes ont-elles la même valeur ? Quelle place donner au savoir historique sur l’événement ? Toutes les barbaries sont-elles équivalentes du point de vue de ceux qui les subirent ? Existe-t-il des passerelles ou un continuum entre les traumatismes « habituels » – la maladie grave, un viol, une agression violente – et la barbarie, et dans ce cas, où placer la frontière entre eux, et selon quels critères ?

Le savoir nécessaire sur la barbarie contemporaine

Un tel travail de lecture ou d’accompagnement psychanalytique du rescapé ou de ses descendants suppose une connaissance suffisante du contexte historique et de la réalité de la Shoah, du goulag stalinien, des génocides qui les précédèrent ou les suivirent. Faute de cela, l’analyste en resterait à une compréhension générale, superficielle et atemporelle de leur discours et de leurs attentes, et il serait vite discrédité, ou excessivement influencé et gêné dans sa liberté d’écoute et de penser par les fantasmes et l’imaginaire que les situations effrayantes et inhabituelles évoquées feraient se lever en lui. Il pourrait faire confiance aux analogies superficielles, qui entraînent la confusion, le malentendu. Il serait tenté de penser : « Ce n’est donc que ça ! Ce n’est pas si grave, pas si unique,

d'ailleurs il est vivant... », ou au contraire : « Je n'aurais jamais pu supporter... Comment est-ce possible ? Comment peut-on vivre après ? », toutes pensées qui banalisent ou enferment dans l'exceptionnel, et que le sujet a déjà parfois perçues chez ses proches ou d'autres interlocuteurs, voire qu'il a parfois lui-même eues.

Il faut néanmoins faire bon usage de ce savoir actuel – reçu des historiens ou des discours officiels commémoratifs –, et le distinguer de celui que ces écrivains ou des patients pouvaient avoir quand ils étaient déportés puis quand ils ont témoigné. Ne pas être encombré par les discours savants permet de rester disponible à leur parole, sans céder à la tentation, dans les moments difficiles, de l'entendre et de la décrypter à partir de ce savoir qui leur est extérieur et qui préexiste à la relation à eux.

Ainsi, le psychanalyste ou l'interlocuteur peuvent évaluer à sa juste mesure l'extrême violence de la barbarie, et en même temps accepter que la préoccupation majeure du rescapé ou de son descendant puisse, pendant un temps plus ou moins long, ne pas être cette barbarie mais, par exemple, comme pour n'importe qui, le souvenir nostalgique ou culpabilisé d'un amour de jeunesse, la rivalité fraternelle ou la révolte adolescente contre ses parents, encore actives malgré les années passées. Il doit aussi comprendre que le souvenir des camps est, pour certains, associé à des moments de joie et de bonheur.

Comment, psychanalyste, lire ces écrivains ?

Des écrivains et leurs livres peuvent-ils être considérés et traités comme des patients ? Quelle est la valeur des enseignements que nous en tirons ? J'ai lu ces textes non pour faire d'eux le support d'une théorie, à confirmer ou à appliquer, ni pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

père, ou se mettre, malheureux, du côté de l'un contre l'autre. Lorsqu'ils sont trop semblables, il se sent forcé de leur ressembler mais trouve cette nécessité étouffante et aliénante et souffre de sa différence d'avec les autres enfants qu'elle entraîne. Certains enfants reprochent à leurs parents de n'avoir pas filtré les terreurs et les récits terrifiants des grand-parents, de ne pas les en avoir protégés, parfois d'avoir reproduit dans leur éducation et au quotidien ce qu'ils ont eux-mêmes vécu dans leur enfance. D'autres de les avoir trop protégés, croyant bien faire, mais avec la conséquence de les avoir séparés de leurs grands-parents et laissés dans l'ignorance de leur histoire familiale.

Mais le père peut aider son enfant à comprendre les raisons des comportements de son grand-père et le sortir de l'incompréhensible et du désarroi. Le grand-père peut faire de même en ce qui concerne son fils. Ou encore un oncle, un grand-oncle ou un ami de la famille. Il n'est pas gênant que la description de l'événement traumatique soit approximative ainsi que l'explication de sa responsabilité dans le comportement du père ou du grand-père, à condition qu'elle ne soit pas fausse et mensongère. L'enfant prend ainsi conscience qu'ils n'ont pas été les seuls à avoir subi une telle épreuve, qu'ils n'ont pas été punis pour une supposée faute ni victimes par incapacité à se défendre. Il n'est pas le seul enfant à subir les effets négatifs de cet événement – collectif et non simple addition d'événements individuels. Les ascendants victimes gardent alors pour lui, malgré leurs séquelles physiques ou psychiques, toute leur dignité et leur valeur.

L'érudition n'est pas indispensable, il suffit de donner à l'enfant les moyens de comprendre les logiques historiques, économiques, sociales, politiques, religieuses qui ont conduit à l'événement. Cette transmission coexiste souvent avec un autre

récit, collectif et parfois officiel de l'événement, dans le pays⁶, porté par les médias et les commémorations, parfois déjà inscrit dans les livres d'Histoire. Cette autre mémoire peut aider la mémoire individuelle et familiale à s'exprimer, elle peut aussi l'empêcher de se constituer (« à quoi bon transmettre, douloureusement, quand l'enfant a tout à sa disposition, comme tous nos concitoyens, en dehors de la famille ! ») ou progressivement se substituer à elle.

Ses interlocuteurs peuvent aussi, sans être gênés par l'exigence d'une scrupuleuse exactitude, aider l'enfant à connaître son père ou son grand-père tels qu'ils furent avant l'événement, y compris quand ils étaient eux-mêmes enfants : la vie qui fut la leur, leur personnalité, leurs références identitaires, leurs valeurs et leurs idéaux, leurs centres d'intérêt et leurs engagements, la famille et le milieu dans lesquels ils ont vécu. Il se déprend ainsi de l'idéalisation ou du rejet et il peut, par tel ou tel élément *banal* qu'il partage avec eux, s'en rapprocher authentiquement et s'identifier librement à eux. Les ascendants sont sortis de l'événement traumatique dans lequel ils étaient enfermés, de l'identité de survivants à laquelle ils étaient réduits. L'enfant n'est alors plus enfermé dans l'alternative d'accepter de leur ressembler dans l'histoire terrible qu'ils ont vécue et dans les séquelles qu'ils en ont gardées, ou de le refuser. Il s'inscrit ainsi dans une histoire humaine, familiale, collective, ni abstraite ni impensable. Il peut exercer son questionnement, rationnel et fantasmatique, sur cette histoire, dans le dialogue avec des interlocuteurs disponibles et respectueux de son désir ou de ses réticences, de ses capacités, de ses rythmes et de ses moments de disponibilité. L'enfant reprend confiance en lui car la difficulté de transmettre de ses ascendants et la sienne à la recevoir inhibaient sa curiosité, son

désir de savoir, la valeur du dialogue. Ces obstacles cautionnaient la faible estime qu'il avait de lui-même, puisque les adultes ne lui faisaient pas confiance pour entendre et comprendre, ou qu'il ne répondait pas à leur proposition généreuse. Il peut alors faire un usage positif de sa souffrance dépassée, en développant par exemple son intérêt pour l'Histoire, pour la culture qui fut celle de sa famille, pour ceux qui souffrent, pour la justice.

Les livres de fiction qui parlent, à l'intention des enfants ou des adultes, de l'événement traumatique et du contexte dans lequel il eut lieu suppléent les carences ou les impossibilités de la transmission orale par les parents. Citons, parmi beaucoup d'autres, ceux d'I.B. Singer, d'Uri Orlev et d'A. Appelfeld, en ce qui concerne la Shoah et le Yiddishland, ceux de Hua Yu et de Mo Yan pour la Chine et la Révolution culturelle⁷.

Quand ses grands-parents ou ses parents ont dû quitter leur pays pour venir en France et y sont restés, le dialogue aide l'héritier à comprendre leurs choix et il peut mieux définir ses propres relations à ce pays d'accueil, évitant la reconnaissance excessive et la dette impayable à ce pays salvateur autant que la revendication et la colère intarissables envers lui, qui n'a pas répondu à leurs attentes et à leurs espoirs, et qui a parfois participé à la barbarie. Il n'a plus le sentiment d'y être un étranger, et il peut aussi porter un autre regard sur le pays d'origine.

Que transmettre, et comment ?

Les parents ou les grands-parents peuvent, inconsciemment, en vouloir à l'enfant de ce qu'il est, par exemple d'être vivant alors que tant de leurs proches – un père, un frère, une première épouse, un premier enfant – sont morts, ou d'être heureux alors

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Malgré moi, tout mon corps frémissait et se révoltait. Je n'en étais plus le maître. »

Le déporté doit ainsi apprivoiser cette relation nouvelle, sans passivité ni honte, en comprendre la complexité et les mouvements pour ne pas en être pris au dépourvu et dangereusement déstabilisé. Protéger son corps, renforcer ses défenses, lui donner à manger même le moindre déchet, le protéger du froid, ne jamais cesser de garder la conscience de son existence sont des actes de résistance. Cette reconnaissance peut concerner seulement une des parties du corps, celle qui fut, plus que les autres, le lieu des coups, du froid, de la douleur ou de la diarrhée incontrôlable. Le déporté doit résister à la tentation de se débarrasser de cette part de lui devenue mauvaise, de la considérer comme un fragment étranger en lui car c'est alors son corps tout entier qui pourrait lui devenir insupportable, dont il pourrait vouloir être déchargé, et les conséquences en seraient fatales.

La place de l'imaginaire

L'uniformisation des conditions de vie et des apparences finit par annuler toute image que le déporté peut avoir de lui-même. L'imaginaire lui permet alors de les préserver, plus ou moins, de se voir lui-même autre que conforme à la définition réifiante – « Tu n'es que ça, que cette définition que j'applique sur ton corps, que cet usage que je fais de toi » – à laquelle les SS cherchent à le réduire. Agissant comme un filtre entre la réalité et lui, ces images de lui-même et de ce qui l'entoure, qu'il crée, l'aident aussi à voir cette réalité, dont il fait partie, à s'y adapter sans en être écrasé, aveuglé, aliéné. Ce jeu psychique lui appartient en propre, le distingue des autres déportés. Mais le

risque est qu'il l'enferme dans l'illusion dangereuse, favorise la fuite hors de la réalité, l'induit en erreur dans son appréciation de ce qu'il doit faire pour se protéger, se défendre, et le rende incompréhensible et inaccessible aux autres. Mais, dans le camp, l'imaginaire a bien peu d'espace et de moyens pour s'exprimer et jouer son rôle protecteur.

Les exigences sans limite du corps

Il est en rapport aux sans-limite généralisés de la barbarie. Mais se pose aux déportés la question cruciale : jusqu'où accepter ces exigences ? Excessif, l'imaginaire devient délire, paranoïa la prudence, et égoïsme l'individualisme dont la conséquence peut être la mort d'un autre déporté. De la même façon la liberté de décider laissée à l'instinct animal du corps peut fragiliser la relation aux autres déportés. Jusqu'où est légitime la préservation du corps, qui se fait dans la concurrence et la rivalité avec les compagnons ? À partir de quand se fait-elle contre eux ? Boris Pahor le note, et s'en inquiète :

« Peut-être [...] la vie végétale l'emportait sur la camaraderie¹¹. »

Mais la liberté du corps est néanmoins bien limitée et ce sont les SS qui sont les maîtres du jeu. Le corps, en dernière instance, leur appartient et il peut attirer dangereusement leur regard sur lui par une infime faiblesse, une fugace expression du visage, un geste à peine plus lent ou plus vif que celui des autres.

Le corps n'oublie pas, il garde, visibles ou secrètes, les traces indélébiles de la violence. Dans le système des camps, les atteintes directes ou indirectes aux corps doivent montrer durablement la toute-puissance des bourreaux, comme le note

Chalamov :

« Les plaies [...] étaient remplacées par des taches bleu foncé, noirâtres, comme une marque au fer rouge¹². »

Solitude

Chalamov note de même que l'absolue nécessité de satisfaire les besoins élémentaires du corps se paie de solitude:

« Un chagrin n'est pas vraiment aigu ni profond si on peut le partager avec des amis. Quand on est véritablement dans le besoin, on ne connaît que la propre forteresse de son âme et de son corps¹³. »

De plus, la violence excessive subie a provoqué la perte de confiance dans les autres, qui n'ont rien empêché, qui n'ont ni protégé ni aidé, et le déporté peut en venir à douter de son appartenance à la société. La barbarie a fait le vide autour de lui, c'est comme si le monde extérieur n'existait plus, comme s'il n'y avait plus nulle part où se réfugier, être accepté et compris. La torture accentue encore ce sentiment de solitude. Elle établit un écart radical entre le torturé et les autres, qui ne peuvent imaginer une douleur dont ils n'ont jamais connu l'intensité ni les formes. Cet écart, qui peut aller jusqu'au sentiment de ne pas appartenir au même monde, découle aussi de cette transgression majeure du respect dû à l'humain et à son corps. Jean Améry observe que s'y ajoute la non-réponse à l'appel, silencieux ou hurlé, lancé à ses concitoyens :

« La blessure physique va de pair avec l'attente d'une aide extérieure : la première est compensée par la seconde¹⁴. »

Cette rupture est plus fortement et cruellement ressentie quand le torturé avait le sentiment, à tort ou à raison, de partager

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

involontaire et malencontreux, provoquer la mort d'un compagnon. Et dans cette usine de mort qu'est le camp, chacun peut penser que ses vœux de mort se sont bien vite réalisés. Une fois enclenchés, le sentiment de culpabilité, la détresse de se penser responsable de sa propre mort, prochaine, la colère contre des proches à qui l'on attribue la même responsabilité peuvent être sans limite. Il en va de même pour la recherche des causes : quand le processus qui a conduit à la situation présente a-t-il commencé ? À quels moments aurait-il été possible d'y échapper ? Pour certains, les explications paraissent actuelles : avoir pris à l'infirmerie la place d'un camarade bien plus faible ou avoir exigé son morceau de pain, dont il avait un besoin vital, en échange d'une cigarette. Le questionnement et le regard sur sa vie peuvent remonter loin dans le temps : si j'avais été sioniste, je serais parti en Palestine avant les rafles ; si je n'avais pas été préoccupé et encombré de mon père malade ou de mon petit enfant, je me serais caché ; si mes parents ne m'avaient pas inculqué le respect scrupuleux des autorités légales, je ne me serais pas déclaré comme Juif. Ces interrogations sans limites remettent en question ses choix de vie ou ceux de ses parents, ses certitudes, ses références familiales, religieuses, politiques, culturelles, ses relations à sa famille et à soi-même en fin de compte. Un véritable jeu de massacre sans interlocuteur pour accompagner, aider à faire le tri entre le raisonnable et l'excessif, pour mettre un coup d'arrêt à cette course éperdue vers le gouffre.

Garder la conscience de sa valeur et de ses valeurs

Les conditions de vie dans le ghetto ou le camp, la torture et la déportation fissurent l'estime de soi dans les différentes

facettes de la personnalité : courage, intelligence, qualités morales ou familiales, féminité ou virilité. Boris Pahor décrit bien cette fragilité dans les réactions des hommes qui assistent, dans l'impuissance et la déréliction, au passage des jeunes filles conduites à la mort. Ce n'est plus à leur mort seule qu'ils sont confrontés mais à ce qu'ils sont devenus, ce néant qu'ils découvrent en leur être :

« Virilité qui s'éveillait soudain et qui, une fois l'anéantissement du corps féminin révélé, tombait dans le néant⁵⁴. »

Charlotte Delbo note, elle aussi, particulièrement attentive dans sa position de femme, ce sentiment d'impuissance honteuse des hommes, « diminués dans leur force et dans leur devoir d'hommes, parce qu'ils ne pouvaient rien pour les femmes ». Cette impuissance, qui se révèle à tout moment dans ce contexte qui n'offre au déporté *a priori* aucune occasion d'en fissurer l'évidence⁵⁵, finit par entraîner la chute catastrophique de l'estime de soi, du narcissisme, des valeurs :

« Nous n'avions pas de fierté, pas d'égoïsme, pas d'amour-propre⁵⁶. »

Chalamov voit dans cette perte des repères moraux l'élément majeur de la déshumanisation :

« Il y a pire que la mort : la disparition de la vie alors qu'on est toujours vivant, quand l'homme [...] n'a plus rien d'humain [...] ; les qualités spirituelles, intellectuelles et morales sont [...] secondaires et s'en vont aussi facilement qu'une peau morte⁵⁷. »

Il porte sur la solidité et les progrès de la civilisation le même regard pessimiste que Freud en 1915 :

« Tout autant que l'homme des temps originaires [...], notre

inconscient est plein de désirs meurtriers sanguinaires à l'égard de l'étranger. La guerre nous dépouille des couches récentes déposées par la civilisation et fait réapparaître en nous l'homme des origines⁵⁸. »

Il importe d'être particulièrement prudent dans les jugements portés sur les comportements des déportés. Primo Levi a reproché aux *Sonderkommandos* d'avoir accepté de travailler dans les chambres à gaz et les fours crématoires pour ne pas être tués, ou de ne pas s'être suicidés et d'être ainsi complices du processus d'extermination. Les écrits qui ont été retrouvés de certains des *Sonderkommandos* (Zalmen Gradowski, Lejb Langfus, Zalmen Lewental) montrent que la réalité était bien plus complexe, que certains ont accepté d'y travailler après de longues réflexions morales – pensant que dans cette position ils pouvaient apporter une aide, aussi minime fût-elle, à ceux qui allaient être exterminés – et que des révoltes y furent préparées et menées.

Primo Levi s'est intensément interrogé sur la *zone grise*, cet espace de relations complexes entre les SS, les kapos, les droits communs et les déportés. À ses yeux, elle a existé dans les camps mais aussi en chaque déporté :

« L'ennemi était tout autour mais aussi dedans, le "nous" perdait ses frontières, les adversaires n'étaient pas deux, on ne distinguait pas une ligne de séparation unique, elles étaient nombreuses et confuses. [...] Cette brusque révélation [...] était si rude qu'elle suffisait à faire s'effondrer aussitôt la capacité de résistance. Pour beaucoup elle a été mortelle⁵⁹. »

Il s'efforce de comprendre les raisons de la présence des déportés dans cette zone, mais ne les juge pas, ne les confond pas avec ceux qui ont le pouvoir dans le camp :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

33. Bor 112.
34. ChN 39 et ChN 32.
35. PPO 52.
36. ChN 68.
37. ChN 188.
38. ChN 42.
39. Bor 157.
40. PLS 91.
41. *Rêver sous le III^e Reich*, Paris, Payot, 2002.
42. PLS 91.
43. PLN 57.
44. Ant 177-178.
45. PPO 141.
46. PPO 160.
47. RHS 337-338.
48. ChQ 127.
49. ChN 11.
50. Bor 98.
51. Bor 111.
52. Bor 105.
53. Bor 81.
54. PPO 42-43.
55. Nous verrons dans le chapitre suivant que les possibilités de résistance, aussi minime soit-elle, sont nombreuses et que les déportés savent les trouver et les utiliser.
56. ChN 2.
57. ChQ 10.
58. S. FREUD, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 39.
59. PLN 38.
60. PLN 43.

61. V. KLEMPERER, *LTI, La langue du III^e Reich*, Paris, Pocket, 2003.
62. C. COQUIO et A. KALISKY, *L'enfant et le génocide. Témoignages sur l'enfance pendant la Shoah*, Paris, Laffont, 2007, p. 941-942.
63. Bor 184.
64. PPO 104.
65. PPO 110.
66. Am 50.
67. Am 38.
68. Am 50.
69. Am 39.
70. ChN 42.
71. Am 53.
72. DelC 99.
73. PLS 38.
74. Ant 21.
75. DelC 10.
76. Bor 100.
77. PPO 162.
78. ChN 92.
79. ChQ 41.
80. ChQ 42.
81. ChQ 10.
82. Am 52.
83. ChN 180.
84. Am 52.
85. ChN 184.
86. Am 52.
87. Ant 22.
88. PPO 175.

89. ChQ 343.
90. PPO 94.
91. PPO 177.
- 92 PLS 35.
93. PPO 189.
94. ChQ 166-168.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est reconnaître le bourreau comme autre, semblable et différent et non plus exerçant sa toute-puissance sur un soi réduit à rien. Le sans-limite dès lors n'est plus celui de la violence du bourreau mais celui de son impuissance à exister face à sa victime autrement que par cette violence. Jean Améry décrit ainsi son « étonnement de constater l'existence de l'autre qui s'affirme dans la torture sans plus tenir compte d'aucune limite, et étonnement de voir ce que l'on peut devenir soi-même : chair et mort⁴⁶ ». Les SS ne peuvent pas plus maîtriser les déportés que les fleurs ou les pierres, qui toutes gardent leur identité irréductible – ils peuvent seulement les détruire –, les nuages ou le mort – ils peuvent lui arracher les dents, faire de sa peau un abat-jour, le brûler, mais ils ne l'émeuvent plus : dans la mort, devenu intouchable, il leur a échappé :

« La pâquerette se fout de sa loi comme le mort [...]. S'ils coupaient son corps en morceaux, l'impassibilité même du mort [...] leur renverrait tous les coups qu'ils lui donnent. C'est pourquoi on n'a pas toujours peur absolument de mourir⁴⁷. »

Le déporté peut arriver à envier les objets, les végétaux et les animaux, qui ne sont que ce qu'ils sont, et de les considérer non comme l'ultime limite de ce que le SS voudrait faire de lui mais comme le havre de paix enfin atteint :

« Un wagon qui est wagon, un cheval qui est cheval [...], toutes les choses que le SS ne peut contester sont royales⁴⁸. »

Il n'en garde pas moins la conscience de sa supériorité sur eux: « L'homme est plus résistant que le fer, crois-moi », dit Yacov Gabbay, rescapé des *Sonderkommandos* d'Auschwitz⁴⁹.

Le désir de comprendre témoigne d'un désir de vivre :

« Avoir traversé [...] Buchenwald sans une seule minute d'angoisse,

sans un seul cauchemar, porté par une curiosité toujours renouvelée, soutenu par un appétit de vivre insatiable⁵⁰. »

S'efforcer de supporter le camp ne suffit pas, il faut aussi le penser. Non pas l'expliquer ni chercher à lui donner un sens mais le rendre intégrable dans son psychisme afin qu'il ne soit pas une réalité impensable, écrasante. Pour ce faire et essayer de différencier les SS des déportés, Semprùn s'appuie sur ses repères de jeune philosophe⁵¹ et particulièrement sur Kant⁵² :

« Dépasser l'évidence de l'horreur pour essayer d'atteindre à la racine du Mal radical [...]. Car l'horreur n'était pas le Mal [...], elle n'en était que [...] l'apparence. »

Il reconnaît ainsi que le mal radical existe en tout homme mais que tout homme a la liberté de le faire ou de s'y refuser, que nul homme n'a en lui le Mal absolu qui le pousserait à faire le Mal pour faire le Mal, sans plaisir ni jouissance. Il rejoint ainsi la réflexion de Robert Antelme et de Boris Pahor : il n'y a pas de différence absolue de nature entre le pire bourreau et les autres hommes, entre le SS et le déporté, non parce que le SS peut avoir des moments d'humanité, aussi dérisoires et brefs qu'ils soient, mais parce qu'il est responsable de ses choix et de ses actes. Jorge Semprùn fait le pari de l'espoir raisonnable et raisonné en l'homme plutôt que du désespoir et de la détresse sans limites. Remarquer que les SS subissent eux aussi les effets de la déshumanisation qu'ils mettent en œuvre et qu'ils deviennent eux aussi indistincts, rouages interchangeable de la machine à exterminer, contribue à cette différenciation d'avec eux et au sentiment de supériorité sur eux :

« Ils ne forment qu'une masse, une seule volonté⁵³. »

Préserver ses repères moraux

Le sentiment de la différence avec les bourreaux

Primo Levi revendique d'éprouver « la honte que les Allemands ne connurent pas, ce que le juste éprouve devant la faute commise par autrui⁵⁴ ». Lamed Shapiro, dans sa préface à son livre *Le royaume juif*⁵⁵, description terrifiante de pogroms, affirme que le mal est en l'homme et donc aussi dans la victime. Il n'abolit pas la différence entre les bourreaux et les victimes, ne rend pas les uns et les autres également responsables de la barbarie, mais il insiste sur la nécessité pour les victimes de garder leur droit de regard sur elles-mêmes et sur leurs actes, de ne pas s'enfermer dans la position de l'innocent intouchable, de se figer dans ce moment unique de leur vie et cette identité unique.

Les repères moraux et structurants de l'humain

Les réactions des déportés à la libération du camp montrent bien ce qui a été vécu. Boris Pahor entend « un cri de faim en même temps que de bonheur, de terreur concentrée, de hosanna irréfléchi, c'était le cri de la bête qui n'a pas encore de mots et le hurlement de l'homme qui lutte encore pour dominer sa bestialité⁵⁶ ». Les conditions du camp pervertissant tous les repères moraux, la condition minimale de toute résistance est d'en prendre conscience, d'assumer le fait que tout n'est pas possible, qu'il existe des différences fondamentales, non entre le bien et le mal – comment les distinguer ici ? –, mais entre les déportés et les gardiens auxquels sont associés les droits communs :

« Les frontières morales représentent une limite importante pour un détenu. C'est le problème essentiel de sa vie : est-il resté un homme ou

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

position de tout-puissants. C'est pourquoi chercher à les distinguer – non pas à les comprendre –, et préserver son droit de regard sur eux est particulièrement important. Cette résistance peut se développer en chaque déporté, comme le souligne Antelme :

« Il dépend [...] de notre acharnement à être, qu'au moment où ils [les SS] viendront de nous faire mourir ils aient la certitude d'avoir été entièrement volés¹⁰². »

Certains veulent manger un quignon de pain pour aller à la mort sans avoir le ventre vide, pour que la faim atroce ne s'ajoute pas à l'horreur de la mort dans le camp. D'autres veulent être accompagnés d'un objet de mémoire et de tendresse.

« Une femme ramasse un foulard de soie... “Pourquoi avezvous besoin du foulard ? – Comme souvenir.” Avec lui elle veut aller à la mort¹⁰³. »

Le moindre geste participe à cette résistance :

« Le SS ne sait pas qu'en pissant on s'évade¹⁰⁴. »

Chacun veut être vivant, dans la liberté d'agir, aussi minime soit-elle, jusqu'à son dernier moment. Résister au projet des SS, leur voler même provisoirement leur victoire, c'est chercher à vivre, par tous les moyens qui ne se font pas au détriment des autres :

« Nous sommes tous ici pour mourir [...]. Le seul but de chacun est donc de s'empêcher de mourir. Le pain qu'on mange est bon parce [...] qu'avec lui la vie se défend dans le corps. Le froid [...], il faut s'en protéger parce que c'est la mort qui est dans le froid¹⁰⁵. »

Ces actes de résistance discrets témoignent, comme les

visibles, de courage, de volonté, d'obstination, d'intelligence et de dignité. Ainsi, Borowski écrit que « même un mot de travers prend la force d'une résistance¹⁰⁶ ».

Les actes de résistance visibles sont nombreux, y compris de la part des enfants, qui ont conscience de leur mort proche malgré tous les subterfuges. Ainsi, une fillette de huit ans crie à un kapo :

« Va-t'en, assassin juif ! Ne mets pas ta main qui a trempé dans du sang juif sur mon joli petit frère¹⁰⁷ ! »

De même les mères et les jeunes filles :

« “Vous vous gorgez de la nudité de mon beau corps. Dans la vie civile, vous n'en auriez même pas rêvé...” Soudain elle s'élançait vers [...] le commandant des crématoires, et lui lance trois claques. Des bâtons s'élançent sur sa tête et son dos. Elle est rentrée dans le bunker avec une tête crevée d'où s'écoulait son sang [...] éclairant de joie son visage¹⁰⁸. »

Les fous et les voleurs semblent résister mieux, comme le note Primo Levi :

« Elias est voleur par nature [...]. Elias a survécu à la destruction du dehors parce qu'il est physiquement indestructible ; il a résisté à l'anéantissement du dedans parce qu'il est fou. C'est donc avant tout un rescapé : le spécimen humain le plus approprié au mode de vie du camp¹⁰⁹. »

Mais qu'est-ce qu'être « fou » dans le camp ? Être enfermé dans sa bulle, ne rien voir de la réalité, ou « inconscient », prendre tous les risques ? Chalamov affirmait que les truands étaient parfaitement adaptés au goulag, partageaient avec les gardiens lâcheté, cupidité, perversion, absence de toute morale. Ceux qui s'efforcent de préserver leur dignité et leur morale y

seraient donc les plus fragiles ? Zalmen Lewental de son côté constate :

« Seuls des gens “ordinaires” survivaient tandis que les meilleurs, les plus sensibles, les plus doux étaient partis : ils ne pouvaient tenir longtemps¹¹⁰. »

Résister, c'est aussi prendre conscience de l'anormalité monstrueuse du camp et de la diversité de ses effets déshumanisants. La tentation de rendre d'autres déportés responsables de son malheur en est un des premiers et des plus délétères. Ainsi Borowski, déchargeant le camion de ses cadavres s'interroge :

« Je sens en moi une haine totalement incompréhensible pour ces gens [les juifs] à qui je dois d'être ici. Je n'ai pas du tout pitié d'eux quand je pense qu'ils vont au crématoire [...]. Cela doit être pathologique¹¹¹. »

L'autre déporté lui donne une réponse qui l'apaise : ce sentiment est compréhensible et « normal » dans le contexte du camp ; il n'est ni un monstre ni un fou et encore moins le seul à l'éprouver.

Mais cette résistance, jamais acquise une fois pour toutes, doit être de tous les instants. Baisser la garde est dangereux, ainsi que le constate Antelme :

« Déjà je contaminais la figure qui était dedans [dans le miroir] ; elle vieillissait, elle allait se niveler sur celle des copains¹¹². »

Faire limite à la toute-puissance des bourreaux

Nul n'est absolument seul, méconnaissable, déshumanisé. Antelme insiste sur ce point fondamental :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

constaté douloureusement :

« Dans le silence de cette salle de cinéma [...] ces images de mon intimité [celles de la libération du camp] me devenaient étrangères, en s'objectivant sur l'écran. Elles échappaient ainsi aux procédures de mémorisation et de censure qui m'étaient personnelles¹³. »

Équilibre difficile à trouver. Le discours collectif auquel il contribue et participe a certes le mérite de donner à tous le savoir minimal sur les camps et de préserver ainsi la nécessaire mémoire contre l'oubli et la déformation. Mais il montre achevé le questionnement, tout aussi nécessaire, et qui doit rester évolutif et vivant, et il affirme comme vérité claire – « maintenant nous savons et comprenons » – ce qui devrait rester opacité complexe dont chacun doit s'approcher dans sa démarche propre. Le risque lui apparaît être encore plus important pour les images. Elles ont, plus que les mots, une puissance de séduction à laquelle il est difficile d'échapper, dont il est difficile de se déprendre.

« Les images [...] acquéraient une dimension de réalité démesurée, bouleversante, à laquelle mes souvenirs eux-mêmes n'atteignaient pas [...]. Tout avait été vrai, tout continuait de l'être : rien n'avait été un rêve [...]. D'un côté, certes, je me voyais dépossédé; de l'autre, je voyais confirmée leur réalité : je n'avais pas rêvé Buchenwald [...]. Si les images des actualités confirmaient la vérité de l'expérience vécue [...] elles accentuaient en même temps, jusqu'à l'exaspération, la difficulté éprouvée à la transmettre¹⁴. »

Comme la mémoire officielle, collective, les images publiques, documentaires ou fiction, font basculer d'un seul côté le nécessaire équilibre entre certitude et doute, réalité et imaginaire, et le camp ne peut plus exister comme objet transitionnel pour le déporté et le rescapé. Il doit choisir entre les deux propositions (« tu l'as vécu pour de vrai », « tu l'as

rêvé »), prématurément, sans avoir fait lui-même tout le parcours de l'appropriation et de la désaliénation au traumatisme.

Difficultés du témoignage

Il est difficile aux déportés de se déprendre de l'aliénation à la déportation s'ils n'ont pas d'interlocuteurs disponibles au dialogue, conscients de l'écart irréductible qui les sépare de l'expérience du camp (« le Camp ») mais s'efforçant de s'en approcher, ayant constitué quelques critères pour les aider à départager le bien du mal qu'ils auraient faits alors, dans la réalité ou le fantasme. Ces justes interlocuteurs ne les considèrent pas comme intouchables du fait même d'avoir été déportés, et ils ne tiennent d'ailleurs pas à l'être car une telle position les enfermerait encore plus dans leur spécificité unique et dans leur isolement. La difficulté peut venir aussi de la crainte de réveiller la douleur, les durs souvenirs, la culpabilité et la honte de ce qui a été fait ou pas fait. Mais elle coexiste avec l'immense bonheur d'être en vie et d'évoquer à ses proches, en sécurité et en paix, les épreuves traversées, les actes de résistance accomplis, la solidarité merveilleuse.

Le décalage

Le témoin sait, ou croit savoir, ce qu'il veut transmettre, même si son témoignage correspond rarement à son projet. Mais il sait encore moins ce qu'attend l'interlocuteur, ni comment il réagira, s'il montrera de l'insensibilité ou de la curiosité morbide, exprimera des doutes sur la véracité du récit voire sur l'honnêteté du rescapé, sur son comportement dans le camp ou les raisons de sa survie. La méfiance de certains semble

découler, bien souvent, de leur souhait de se décharger de leur culpabilité, quelle qu'en soit la cause, sur le rescapé. Le décalage vient aussi de ce qu'ils s'appuient sur des repères, des images, des analogues, des critères de jugement qui sont ceux de la vie « normale », qui ne peuvent s'appliquer à l'exceptionnel monstrueux du camp. L'ancien déporté, clivé entre celui qu'il était dans le camp et celui qu'il est désormais, peut lui aussi avoir du mal à évaluer et comprendre ses comportements ou ses pensées d'alors :

« Changer le code moral coûte toujours cher. [...] Nous ne sommes plus capables de juger notre comportement ou celui d'autrui, qui obéissait au code alors en vigueur, sur la base du code d'aujourd'hui¹⁵. »

Il peut éprouver de son côté de la méfiance envers ses concitoyens en raison du décalage cruel entre la lumineuse et belle société qu'il avait imaginée dans le camp et le mesquin et égoïste quotidien qu'il constate, avec la lucidité impitoyable et la sensibilité de qui a été écorché vif. À quoi bon dès lors témoigner, et pour qui ?

Tous ne parlent pas spontanément

« Ceux qui se taisent et ceux qui racontent [...]. Nous parlons parce qu'on nous invite à le faire¹⁶. »

Il n'est certes pas facile au rescapé de rassembler et trier ce dont il se souvient et ce qu'il a oublié, ce qu'il a vu et ce qu'il n'a pas vu quand il était présent¹⁷, les yeux grands ouverts, l'important et le secondaire, ce qui insiste et ce qui reste silencieux, pour des raisons qui restent à comprendre, et ce même quand « le Camp » continue d'exister en lui comme une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

enfileront des gants ou prendront des chiffons [...] parce que celles-là [...] seront écœurantes [...]. On va la traîner, la belle jeune fleur, sur le sol cimenté, crasseux et froid. Et le corps balaiera toute la crasse [...]. Et puis il sera flanqué comme une bête écœurante et crasseuse. Avec une poulie, il sera envoyé à l'enfer, là-haut au feu, dans quelques minutes, les corps gras se transformeront en flammes⁵⁰. »

Un peu plus loin, il reprend cette insupportable et indispensable description, comme s'il avait eu, comme le lecteur, besoin de ce temps de pause.

« Les cheveux sont les premiers à prendre feu. La peau s'enfle d'ampoules et crève en quelques secondes. Les mains et les pieds commencent à bouger, mis en mouvements par les vaisseaux sanguins tendus [...]. Le corps entier flambe, la graisse s'en écoule, tu entends le feu chuintier [...]. Le ventre crève tout de suite. Les entrailles s'en déversent vite [...]. C'est la tête qui brûle le plus longtemps [...]. Les yeux brûlent maintenant avec le cerveau et la langue dans la bouche brûle toujours. Le processus entier ne dure que vingt minutes et un corps, un monde est transformé en cendres⁵¹. »

Qui peut témoigner ?

Primo Levi affirme que ceux qui ont survécu n'ont pas touché le fond de la réalité des camps, à la différence des « musulmans », ceux qui avaient atteint l'extrême détresse physique, physiologique et psychique :

« L'histoire des Lager a été écrite presque exclusivement par ceux qui, comme moi-même, n'en ont pas sondé le fond. Ceux qui l'ont fait ne sont pas revenus, ou bien leur capacité d'observation était paralysée par la souffrance et par l'incompréhension⁵². »

Cette affirmation a été beaucoup discutée, et critiquée⁵³. Les

Sonderkommandos ont été, physiquement, au cœur du processus d'extermination, forcés de *travailler* dans les chambres à gaz et les fours crématoires. Mais ils n'ont pas tous connu cette extrême détresse et beaucoup ont gardé leurs références morales, religieuses, leur préoccupation des autres, leur désir de révolte. Leurs écrits en témoignent, ainsi que ceux, rares, qui ont survécu. Les camps et le système des camps constituaient une réalité multiple, complexe, dont chaque élément avait sa fonction, et donc aussi sa valeur dans le témoignage. Nul témoin ne peut avoir une vue d'ensemble, en faire une description exhaustive, et pas plus de ce qu'ont vécu les déportés, parler au nom des autres, ni même d'un seul autre. Semprùn insiste : il ne peut parler qu'en son nom propre :

« Il me faut donc un “je” de la narration, nourri de mon expérience mais la dépassant, capable d'y insérer de l'imaginaire, de la fiction⁵⁴. »

Aucun ne dit toute la vérité de ce qu'il a connu, non par censure ou travestissement volontaire et conscient mais parce que les scotomisations et les aveuglements, les hallucinations, les illusions et les fantasmes, les fausses reconnaissances, les refoulements massifs et parfois immédiats, les reconstructions, parfois tout aussi rapides, ainsi que la tentation si forte d'oublier⁵⁵ ont joué leur rôle. C'est pourquoi, constate Primo Levi:

« D'hommes qui ont connu cette extrême destitution de la dignité humaine, on ne peut attendre une déposition au sens judiciaire du terme, mais quelque chose qui tient de la lamentation, du blasphème, de l'expiation et du besoin de se justifier, de se récupérer eux-mêmes⁵⁶. »

Chaque témoignage est unique, ce qui en fait la force et la

limite. Comment se mettre à la place de l'autre, par l'empathie ou l'identification, quand l'image de soi qu'il renvoyait en miroir était insupportable, provoquant le recul et l'affirmation de la différence radicale : « Il n'est pas possible que je sois comme lui. » Comment aussi occuper sa propre place, se reconnaître, reconnaître sa permanence d'identité dans son corps, ses capacités et ses façons de penser si dégradées, ses émotions si étouffées, ses comportements si étranges ? De même est unique la façon dont chacun a trié, reconstitué, remodelé, réordonné ses souvenirs et leur chronologie, afin de les rendre supportables et intégrables dans le sentiment de la continuité de sa vie. Ainsi, transmettre son expérience et se l'approprier vont de pair, afin que cette réalité, qu'ils ont vécue dans leur chair et leur psychisme, appartienne aussi à l'espace de la parole et du livre, à la relation interhumaine, à tous et non plus à soi seul, au camp, aux SS, à la mort inhumaine. Mais ce travail du témoignage et de l'écriture n'est pas sans risque pour celui qui s'y engage. Le témoin peut figer et stériliser sa parole à force de la dire et de la contrôler, dans le scrupule excessif qu'une modification ne la fausse ou ne la trahisse. Il reste alors ou retombe dans l'aliénation à laquelle il avait espéré échapper, ne cessant de fouiller et d'interroger dans une quête sans fin non de la vérité mais du « Pourquoi ? » autant que du « Qui étais-je, qui suis-je ? ». Jorge Semprùn, comme Kertész, l'exprime avec lucidité.

« Seul un suicide pourrait signer, mettre fin volontairement à ce travail de deuil inachevé : interminable. Ou alors l'inachèvement même y mettrait fin, arbitrairement [...]. Le récit que je m'arrachais de ma mémoire [...] dévorait ma vie [...]. Il me faudrait prendre acte de mon échec. Non pas parce que je ne parvenais pas à écrire : parce que je ne parvenais pas à survivre à l'écriture plutôt⁵⁷. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

corps de femme ? Il ne pouvait apporter l'oubli parce que le revenant ne le souhaitait pas²⁷. »

Il est difficile de faire évoluer cette relation ambivalente et aliénée au passé et à ses conséquences :

« Même s'il haïssait l'influence de cette atmosphère sur sa vie quotidienne, il savait bien qu'il resterait malgré tout fidèle à cette atmosphère²⁸. »

Pour en sortir, la volonté ne suffit pas, ni toujours l'espoir que la liberté retrouvée sera une nouvelle naissance ou une résurrection :

« Il devait petit à petit se détacher du monde perdu [...]. C'était comme l'enfant qui doit sortir du ventre de sa mère, on n'y pouvait rien²⁹. »

Boris Pahor s'efforce de se convaincre que si ce moment devait arriver, il n'y aurait eu aucune responsabilité, et il s'en décharge par avance sur le temps qui a passé, la nature ou les autres qui l'auront voulu. Ceux-ci peuvent certes l'aider, chercher à s'approcher de son expérience mais sans avoir l'illusion de la comprendre et encore moins de la partager, sans non plus chercher à rivaliser avec elle. C'est ce que constate, amèrement, la jeune femme vers qui il se sent pourtant attiré :

« Elle avait senti à quelle distance il la gardait. Non, jamais elle ne pourrait se mesurer à elles [les jeunes Alsaciennes, qu'il avait vues conduites à la chambre à gaz]³⁰. »

Mais les autres n'ont pas non plus à être passifs, tout accepter, renoncer à exister face à lui, ni se sentir coupables de leur impuissance à l'aider :

« Si toutes les filles qui ont survécu à la guerre sont indignes de vivre, comparées à ces victimes, on ne peut cependant pas leur reprocher de n'avoir pas traversé ces horreurs³¹. »

Qui sont-ils désormais ?

« C'est une naïveté, une absurdité et une erreur historique de penser qu'un système aussi bas que l'était le national-socialisme sanctifie ses victimes : il les dégrade, au contraire, les rend semblables à lui-même³². »

Primo Levi s'oppose fermement à cette idée que certains affirment et veulent faire accepter par les survivants. Cette idée fait du mal, car elle renforce leur éventuelle culpabilité : non seulement ils vivent alors que tant de leurs compagnons et de leurs proches sont morts, mais aussi ils ne seraient pas à la hauteur de ce que le monde attend d'eux, d'être des héros ou des témoins du Mal. Quelles peuvent être les motivations de ceux qui exigent d'eux un tel statut et un tel comportement ? Se déculpabiliser de n'avoir pas souffert comme eux, de n'avoir pas été déporté ? Ne pas supporter qu'aucune valeur, aucune qualité humaine ne vienne contrebalancer, à défaut de pouvoir l'effacer, l'horreur de la barbarie qui risquerait dès lors de représenter seule les limites extrêmes où l'homme peut aller ? Mais parmi les déportés existait toute la palette de l'humain, avec ses qualités et ses défauts. Des qualités rares autant que le hasard ont aidé certains à survivre. L'expérience du camp les a inévitablement transformés, en « positif » ou « négatif », sans forcément modifier les traits fondamentaux de leur personnalité. Borowski en donne plusieurs exemples :

« Il était communiste et n'aimait pas les Juifs [...]. Il se conduisait comme les jeunes du parti national-socialiste³³. »

Certains oublient vite le camp, les souffrances mais aussi l'aide vitale qu'ils y ont reçue :

« Stefan se vantait d'avoir sauvé la vie à quelques officiers polonais, qui aujourd'hui se refusaient de lui donner son content de soupe³⁴. »

La romancière américaine Cynthia Ozick évoque, dans son livre *Le châle*³⁵, une ingratitude encore plus cruelle : la mesquinerie financière de Stella envers sa tante Rosa, qui l'a aidée à survivre au camp. Mais elle laisse entendre que cette attitude étonnante et cruelle découle de l'effort de rompre avec ce terrible passé. Il est absurde et indécent d'accuser les rescapés, en particulier les Juifs, de ne pas être parfaits, *après l'épreuve qu'ils ont subie*, comme disent certains, de les mettre ainsi à part de tous les autres. Ils ne sont ni des victimes permanentes, et pas plus leurs descendants, ni des saints obligés de correspondre à ce que les autres voudraient qu'ils soient.

Une cruelle lucidité

Les qualités remarquables qu'ils ont montrées dans le camp, et en particulier l'acuité du regard sur les autres – l'erreur d'appréciation pouvait être fatale –, se retournent contre eux dans la vie « normale », car ce même regard qu'ils portent sur leurs concitoyens est d'une lucidité ravageuse sur leurs défauts. Le désespoir qui en découle ne peut longtemps être contrebalancé par l'illusion volontaire ni le combat pour un monde meilleur, comme Jean Améry ou Primo Levi l'ont fait, jusqu'à toucher leurs limites. L'humour noir et l'optimisme amer de Borowski, qui écrivait que « l'homme retrouvera toujours l'homme – grâce à l'amour [...]. C'est une mystique [...], l'étrange envoûtement de l'homme par l'homme³⁶ » ne l'a pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

S'inscrire dans la chaîne du témoignage

Ces livres, et ces écrivains, posent au lecteur les mêmes questions que tout livre, mais bien plus complexes en raison de leur sujet, de l'expérience dont ils sont issus, de leurs objectifs, en rapport au passé autant qu'au présent et à l'avenir. Ainsi, Jean Améry, dans sa préface, évoque l'espoir qu'il a mis dans l'extrême gauche antinazie et anti-impérialiste en Allemagne, et son désespoir quand il constate que cet anti-impérialisme, au nom de l'antisionisme, s'est confondu avec l'antisémitisme. Cette expérience, sans équivalent, touche les limites de ce qui nous est imaginable, pensable. Les personnages et les auteurs, qui l'ont traversée, nous apparaissent radicalement étrangers et opaques et pourtant nous sommes attirés par eux. Ils font lever en nous une pensée que nous n'osons clairement formuler, celle d'avoir peut-être connu, en mineur, de semblables expériences, façon de jeter vers eux une fragile passerelle, et une affirmation volontariste, celle de notre commune appartenance à la société. Ils attendent de nous que nous contribuions à faire connaître ce qu'ils ont vécu et les réflexions qu'ils en ont tirées. Comment donc lire ces textes, entrer en relation avec ces auteurs, nous inscrire dans la chaîne de transmission qu'ils ont initiée, contribuer ainsi non seulement à ce que leur expérience ne soit pas oubliée mais aussi à ce qu'ils se déprennent de l'aliénation au « Camp » et prennent leur pleine place dans notre société. Ces questions et ces difficultés sont celles aussi de toute pratique analytique, face à l'étrangeté, l'opacité et la souffrance de l'autre.

Il est quelques conditions préalables à cette lecture. Nous devons d'abord nous interroger sur les raisons qui nous ont

poussés à les lire: désir d'en savoir plus sur la Shoah, les camps et les génocides, sur l'expérience limite, souhait de confirmer notre savoir ou le constat de notre méconnaissance ? Le malentendu n'est pas exceptionnel : un jeune homme m'avait dit avoir été attiré par le titre du livre de Primo Levi, *Si c'est un homme*. Mal informé, il avait pensé y trouver une histoire parlant d'homosexualité. Mais il en avait lu, bouleversé, toutes les pages. La suite de sa psychanalyse avait montré qu'au-delà de la méprise initiale il ne s'était pas trompé et que le livre avait répondu à plusieurs des questions qui l'avaient poussé à l'entreprendre. Un savoir suffisant du contexte est tout aussi nécessaire, celui sur la Shoah, la déportation et les camps nazis, de concentration ou d'extermination, afin de limiter les risques de malentendus, de contresens, de négligences d'éléments importants parfois dits de façon allusive ou discrète. Ainsi peuvent être évités les anachronismes. Leur expérience des camps date d'un moment précis de leur vie et du XX^e siècle, leur texte d'un autre moment, alors que leur mémoire a fait son travail de sélection, de refoulement, de mise en récit, et que le contexte politique, les débats et les préoccupations – les leurs et celles de la société – n'étaient plus les mêmes. Les connaissances et la réflexion sur les camps et le nazisme, ainsi que sur les génocides et la barbarie modernes, ont aussi évolué depuis la fin de la guerre. Il faut en tenir compte dans la lecture de leurs insuffisances documentaires, de leurs illusions, de leurs références idéologiques, politiques ou philosophiques parfois datées.

Ce savoir nécessaire n'est évidemment pas le même pour l'historien, le psychanalyste ou le simple lecteur. Mais il importe aussi de ne pas en être encombré ou gêné par le sentiment de son insuffisance, et de rester disponible à la

diversité et aux caractéristiques uniques de chaque auteur, au-delà de ce qu'ils partagent, ainsi qu'à celles de leurs personnages. Ils sont des déportés, mais aussi des juifs, des chrétiens ou des athées, des résistants, des militants politiques, des poètes, des amants, des adolescents trop vite grandis et encore pris dans la relation ambivalente à leur père ou à leur mère. Ils sont en même temps exceptionnels et banals, si différents de ceux qui ne furent pas déportés et si semblables à eux. Quand leur complexité et leur opacité les rendent incompréhensibles, inaccessibles, la tentation est forte du raccourci simplificateur ou de l'idéalisation qui évite le minutieux travail de décryptage et de description. Ils ne sont ni des héros ni des saints, et la déportation n'a annulé ni leurs qualités ni leurs défauts, elle les a transformés. Nous avançons ainsi vers eux, hésitant entre la tentation de la banalisation, avec la bonne intention de les réintégrer, mais artificiellement, brutalement, dans la société, et celle de ne voir d'eux que l'exceptionnel au risque de les enfermer dans leur solitude inaccessible. Il est bon de nous interroger sur ce qu'ils attendent de nous mais aussi sur ce que nous ferons de notre lecture. Nous nous appuyons sur nos expériences personnelles et professionnelles, toutes intensément mobilisées. Elles peuvent nous aider dans leur approche et leur compréhension autant que nous gêner quand elles suscitent des défenses excessives et énigmatiques, ou des analogies trompeuses.

Ces livres ont double appartenance, au document et à la littérature, à la réalité événementielle et à la fiction, celle que comporte tout témoignage. Ils nous apportent du savoir mais nous font aussi entrer dans l'expérience éprouvante de la lecture, dans la relation de transfert aux personnages qu'ils décrivent et à la présence de l'auteur en leur sein. Nous devons en tenir compte et trouver la juste distance, le juste regard sur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1943, j'ai participé au mouvement de libération nationale, et des fascistes slovènes m'ont livré aux Allemands [...]. Au Struthof je dois ma connaissance du français⁶. » Il disait dans un autre entretien que les fascistes ont commencé à abolir les écoles et les associations puis toutes les formes de vie slovène, économique et culturelle, y compris les prénoms et les noms.

Bibliographie restreinte

Pèlerin parmi les ombres, Paris, La Table ronde, 1990.

Printemps difficile, Paris, Phébus, 1995.

La villa sur le lac, Paris, Bartillat, 1998.

Arrêt sur le Ponte Vecchio, Paris, 10/18, 2009.

Jours obscurs, Paris, Phébus, 2001.

La porte dorée, Monaco, Éditions du Rocher, 2002.

Dans le labyrinthe, Paris, Phébus, 2003.

L'appel du navire, Paris, Phébus, 2008.

Jorge Semprùn

Il est né à Madrid en 1924, dans la grande bourgeoisie espagnole. Exilé en France, il rejoint tôt la Résistance. Arrêté en septembre 1943, il est déporté à Buchenwald. Philosophe de formation, il fut militant communiste, écrivain, ministre espagnol de la Culture. Il est mort à Paris en 2011.

Dans la torture et dans le camp il redécouvre son corps et la relation complexe qu'il entretient avec lui. La distinction entre l'objectif et l'imaginaire, entre le regard et le rêve devient floue. Il lui faut penser le camp – et chaque SS, dont il repère les caractéristiques spécifiques, pour les sortir de la masse indistincte des assassins – pour se l'approprier, le faire sien, l'intégrer dans son psychisme afin qu'il ne reste pas un objet massif, impensable, intouchable, écrasant ses capacités de

penser. Il y préserve son désir de vivre, sa curiosité, sa culture, y compris celle de l'Allemagne, ainsi que la fraternité. La réflexion, qui s'appuie sur Kant et sa méditation sur le Mal radical l'y aide : il n'y a pas de différence absolue de nature entre le bourreau et les autres. Il fait ainsi le pari de l'espoir raisonnable en l'homme plutôt que du désespoir. Il reconnaît néanmoins la part importante du hasard dans la survie. Libéré, il se sent indestructible. Il lui faut donner sens à l'expérience vécue – une épreuve ordalique – en développant sa réflexion sur un possible responsable, Dieu ou le destin, quitte à rejeter cette hypothèse, ou sur une logique, pour que « le Camp » ne devienne pas l'origine traumatique de sa vie actuelle. Ce fut une expérience de la mort dont sont sortis des revenants, non des rescapés : il n'a pas échappé à la mort mais il l'a traversée autant qu'il a été traversé par elle. Le silence lui est pendant longtemps nécessaire. La possibilité de se voir et de se reconnaître dans le regard d'un autre – celui d'un médecin, attentif, professionnel, neutre, plutôt que celui amoureux d'une femme – l'aide à se retrouver. Il est ambivalent par rapport à la mémoire même si les souvenirs lui sont nécessaires. La confusion entre rêve et réalité dure longtemps, qu'il s'agisse du « Camp » ou de sa vie après, ainsi que l'effroi, dans le rêve comme au réveil. Il lui faut aussi retrouver le sentiment de sa consistance d'être, garder le cœur pur, apprécier les chants d'oiseaux et le simple bonheur de vivre au présent et d'exister, ce qui rend difficile de se projeter dans l'avenir.

Pour témoigner et transmettre, il fait plus confiance à la littérature et au fictionnel qu'à la description et au documentaire. Vouloir décrire le camp et l'expérience du camp serait sans limite et vain : manqueront toujours le moindre détail, l'odeur des fours, le silence des oiseaux enfuis. Le risque de la volonté de tout décrire et de tout dire serait de n'être plus

que le langage de cette mort. La transmission de l'expérience est double, publique et personnelle. Mais le désir de transmettre est ambigu et complexe : si les autres qui ne furent pas déportés en savent autant que lui sur les camps, il est dépossédé de son savoir, et de même est confirmée la réalité du camp : il n'a pas rêvé ! Écrire, avec le « Je » de la narration, permet d'établir une autre relation au camp, mais il faut survivre à l'écriture qui empêche de vivre. La rupture avec le camp vient peut-être de la découverte majeure : le Mal n'est pas l'inhumain, ou il est l'inhumain en l'homme comme possibilité vitale, liberté où s'enracinent l'humanité et l'inhumanité en lui. Les SS et les tortionnaires sadiques appartiennent à l'espèce humaine.

Bibliographie restreinte

La plus grande partie de son œuvre a été écrite en français.

Le grand voyage, Paris, Folio, 1972.

La deuxième mort de Ramon Mercader, Paris, Folio, 1984.

Autobiographie de Federico Sanchez, Paris, Seuil, 1996.

L'écriture ou la vie, Paris, Folio, 1996.

Adieu vive clarté, Paris, Gallimard, 2000.

Quel beau dimanche, Paris, Grasset, 2002.

Il a écrit plusieurs scénarios de cinéma : *La guerre est finie*(1965) ; *Z* (1968) ; *L'aveu*(1969), *L'attentat*(1972) ; *Stavisky* (1974).

Zalmen Gradowski

Il est né⁷ en 1910, en Pologne, dans une famille de commerçants juifs très pieux. Il fut fonctionnaire et militant sioniste. En novembre 1942, il fut arrêté et déporté en décembre à Auschwitz, avec toute sa famille, qui fut d'emblée exterminée, sauf lui, forcé de travailler dans le *Sonderkommando*. Les deux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Préserver ses repères identitaires

Les enjeux de la révolte sont moraux, pas militaires

Faire limite à la toute-puissance des bourreaux

3. Se souvenir et témoigner

La mémoire

Responsabilité des survivants

Témoigner, un devoir de résistance, un moyen thérapeutique

Divers sont les enjeux du témoignage

Ambiguïté et effets contradictoires de la transmission

Difficultés du témoignage

Le décalage

Tous ne parlent pas spontanément

Les obstacles du langage

Importance des distinctions

L'expérience de la Shoah, impossible à transmettre ?

Que dire ?

La relation entre la barbarie et l'humain

Styles de témoignage

Évaluer les qualités du texte

Qui peut témoigner ?

4. Se retrouver et trouver sa place après le camp

Le retour dans la société

Devenus étrangers

Perte des repères de la vie en société

Une différence revendiquée

La solitude dans l'intimité

Qui sont-ils désormais ?

Une cruelle lucidité

Où est la vraie vie, où est la réalité ?

Un rapport au temps bouleversé

Une relation à la mémoire ambivalente

Confronter le présent au passé

Sortir du « Camp »

La véritable libération du « Camp »

5. S'inscrire dans la chaîne du témoignage

Hommage rendu à chacun

Jean Améry

Robert Antelme

Tadeusz Borowski

Charlotte Delbo

Primo Levi

Boris Pahor

Jorge Semprùn

Zalmen Gradowski

Lejb Langfus

Zalmen Lewental

Varlam Chalamov

Postface. Une clinique de l'humanité,

par Antoine Garapon

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
en avril 2012

N° d'imprimeur : XXXXX

Dépôt légal : mai 2012

Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
480/2012